

Lettre adressée par Cléa Coudsi & Eric Herbin aux élèves du Lycée de l'Authie au mois de janvier 2021

Nous vous adressons cette lettre car il nous est impossible de venir vous voir. Nous voulions partager avec vous, en quelques mots, le projet qui nous réunit. Nous sommes bien au chaud, confortablement retenus entre les murs de notre maison-atelier.

Quelle étrangeté que l'histoire qui sans cesse retourne les situations.

Nous sommes dans l'impossibilité de nous rendre dans l'ancienne prison. Aujourd'hui, visiter la Citadelle serait sans doute, une échappée dans notre quotidien confiné. S'évader, s'échapper, se soustraire, se sauver, s'enfuir.

Voilà des mots qui résonnent à plusieurs points de vue avec la Citadelle et avec notre situation. L'histoire de la Citadelle de Doullens débute au 16ème siècle, nous la connaissons par fragments. Kévin Lenoir, guide-conférencier et Gilles Prilaux, archéologue nous ont partagé leurs premières recherches. Ce serait beaucoup trop long de vous raconter cette histoire au complet et bien au-delà de nos compétences, qui ne sont ni celles d'un guide conférencier ni celles d'un archéologue. Comment circuler dans une histoire si vaste ?

Le guide conférencier la divise en différents chapitres, il amasse des documents, hante les archives ... il relie, confronte les résultats de ses investigations ... L'archéologue cartographie (par exemple à l'aide d'un drone qui vient de transformer le site en 132 469 611 points), il fouille « Un archéologue débute par les strates les plus hautes donc les plus récentes » nous faisait remarquer Gilles Prilaux. Comment travaillons-nous Éric et moi ?

Déterrer, ramasser, gratter, percer voilà un travail qui est familier à l'archéologue et à nous plasticiens qui travaillons sur la mémoire, la photographie, l'archive ... Tracer des lignes, tirer des fils, relier, superposer des moments que le temps séparent.

Nous sommes dans la première étape de notre projet, celle des recherches, des questions. Nous débutons donc comme, le suggère l'archéologue, à contre-courant de l'histoire. La dernière ère de la Citadelle débute en 1962, à la fin de la Guerre d'Algérie avec l'arrivée de six cents Harkis.

Nous partons à la rencontre de celles et ceux qui sont encore vivants, les derniers habitants de la Citadelle, leurs enfants. Ils nous confient beaucoup mais la plupart refusent d'être filmés, ils refusent également qu'on associe leurs récits à leur nom : ces témoignages sans attaches nous font penser à des murmures.

Comment les faire venir à la surface ? Comment éviter que ces histoires ne s'envolent, ne s'échappent à jamais si on ne peut pas les enregistrer, comment les (re)tenir ?

Peut-être faut-il les (re)lier aux autres histoires de la Citadelle, creuser des tunnels entre différentes époques ? En attendant de répondre à ces questions peut-être un jour par une création plastique et en attendant de pouvoir visiter avec vous le site nous vous proposons d'imaginer : La grande porte bleue s'ouvre sur la Citadelle de Doullens. La Citadelle, où, après les longs jours d'un voyage sans sommeil arrivent les familles venues d'Algérie est un enclos plein de fantômes.

Des assaillants espagnols, des Protestants, des Bourguignons, des révolutionnaires, des femmes insoumises, des criminelles, des soldats blessés défigurés, traumatisés, «des juifs, des nomades, des indésirables» victimes du nazisme ...

« L », enfant harki, a 4 ans quand il traverse la porte bleue pour la première fois.

4 ans et pourtant plein de souvenirs qu'il nous raconte un après-midi dans un café de Doullens.

Cet hiver 1962, il apprend sans doute à mettre des mots sur les choses et des noms sur les visages, comme tous les enfants. Le bateau, la terre qui s'éloigne, l'énorme malle bleue, qui contient toute leur vie, la dame du Secours Catholique qui les accueille à Marseille, le Camp de Rivesaltes, la porte de la Citadelle... Les souvenirs de "L" ont-ils débuté le jour du départ en bateau ? c'est à partir de là qu'il nous raconte en tout cas. Que reste-t-il du temps d'avant ces souvenirs ?

Peu de traces, beaucoup de silences.

« L » ne nous a pas raconté la Kabylie où il est né, il ne nous a pas raconté les maisons en pierre, les figuiers, les oliviers, le fracas de la guerre qui fait rage, son père supplétif dans l'armée française, les vengeances du FLN. Il ne nous a pas raconté la ville blanche qu'il voit s'éloigner du pont du bateau, cette ville que découvre Maupassant en 1881 d'un navire qui fait le trajet en sens inverse et sur laquelle il écrit « qu'elle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière » "L" raconte la vie d'enfant dans la citadelle, un gigantesque terrain de jeu. Il aime grimper aux arbres. D'en haut le regard de "L" a sans doute moins de limite.

L'enfant peut-il s'imaginer du haut du tilleul, devant l'étendue verte le feu, le bruit, les cris, le sang brassés par la tempête des siècles ?

Peut-on imaginer le bruit des canons sans l'avoir jamais entendu ? Peut-on l'oublier si l'on a subi leur feu ?

Les poilus victimes du syndrome d'obusite et soignés un temps à Doullens n'y arrivent pas. Dès octobre 1914 la Citadelle est transformée en hôpital militaire français puis canadien. Le syndrome d'obusite ou shell shock désigne alors une affection psychologique consécutive à l'expérience du bombardement. Nous la connaissons aujourd'hui sous le nom de choc post-traumatique.

En 1595, un chroniqueur décrit un bruit, un tintamarre des armes, des cris et des hurlements "impossibles à coucher sur le papier".

Des mots impossibles.

La Citadelle est alors pour les Espagnols, un verrou stratégique, une frontière à saisir aux Protestants.

"L" nous raconte les explorations dans les souterrains et les contre-mines, un labyrinthe, un monde secret qui échappe aux adultes. Est-ce le chemin qu'emprunte le chien clandestin chargé de transporter les mots griffonnés par Auguste Blanqui et François-Vincent Raspail, tous les deux condamnés pour un coup d'état raté contre le régime alors jugé trop conservateur ?

La direction pénitentiaire suspicieuse, organise la fouille de la cellule de Blanqui, il écrit le 20 octobre 1849 au Procureur de la République :

« L'envahisseur bouleversait déjà mes papiers, fouillait et retournait mes tiroirs. Devant la force brutale, j'ai laissé, sans opposition, enlever des manuscrits, ma propriété légitime. Mais comme on allait me dérober une lettre de famille toute confidentielle, je l'ai retenue en disant : « Qu'un magistrat se présente, je lui montrerai cette lettre, (...) sinon, je ne puis abandonner au pillage et aux risées des détrousseurs les secrets de la famille. Sur l'ordre intimé alors avec emportement de m'arracher cette pièce, je l'ai lacérée et j'en ai broyé une partie sous les dents. ».

Des mots avalés.

Blanqui nous l'avons découvert, par hasard, il y a quelques années lors de la visite de l'exposition « Manuscrits de l'extrême » à la BNF.

Nous nous souvenons de : «l'Éternité par les astres». Un document presque illisible. Une écriture microscopique sur du papier pelure transparent d'une infime légèreté. Les lignes du verso écrites dans les interlignes du recto. L'objectif est d'alléger le plus possible les colis. Il élabore lors de multiples années de détention des techniques pour communiquer secrètement avec l'extérieur, surnoms, encre secrète, messages codés sont couchés sur ces papiers délicats et fragiles comme des souffles, des chuchotements. Il dit un jour à un journaliste du Times qui l'interviewe « en prison, un manuscrit n'est jamais à vous » .

Des mots dissimulés.

«Je fait 8 jours de mitard pour Auguste» peut on lire sur le mur d'une cellule. La Citadelle est alors une prison pour femmes. Qui en est l'auteur ?

Les années ont sans doute dissous tout espoir de le savoir.

Comme on a oublié les noms des enfants que nous pouvons voir sur une photographie qui date du 29 avril 1930. Il nous reste le nom du photographe Henri Manuel chargé par le Ministère de l'Intérieur de documenter la vie de la « Maison de Préservation ».

33 ans plus tard « L » et sa famille partagent 2 cellules sans vitres aux fenêtres, sans chauffage, sans salle de bain, sans électricité ou presque.

On peut lire dans un article du Monde le 22 janvier 1963 que parmi la centaine de familles se trouvent 30 nouveaux nés et un doyen de 104 ans.

Son père, comme les voisins, a bricolé un poêle à bois. Mais ils ne l'allument plus la nuit, le médecin est déjà intervenu à plusieurs reprises pour réanimer des asphyxiés. La campagne est entièrement blanche l'hiver 1963, de l'autre côté des murs sur la rampe verglacée, qui, entre les fossés et les glacis, monte vers la Citadelle les enfants armés de luges de fortune -plaques de métal et vieux récipients - se lancent sur la pente. Écrit également le journaliste.

Est-ce de ce côté qu'atterrit Albertine Sarrazin le jour de son évasion : un saut de 10 mètres, l'équivalent de 4 étages ?

Albertine est elle aussi née en Algérie. Déposée le 17 septembre 1937 au bureau de l'assistance publique d'Alger. Elle est adoptée deux ans plus tard par un père colonel et une mère au foyer. Elle s'appelle désormais Anne-Marie.

Jacques Layani raconte dans sa biographie : sa mère est une jeune juive algérienne de 15 ans au service du couple avec qui le colonel a eu « une histoire ». Enfant Anne-Marie aime également grimper aux arbres, elle escalade les orangers et les citronniers du jardin d'Alger. On lui interdit le figuier trop fragile, mais on y a accroché une balançoire.

Anne-Marie vit coupée du monde dans le milieu militaire des colonies. Ses parents tiennent un carnet où ils consignent la moindre de ses bêtises.

En 1955, sept ans avant l'arrivée de « L » à Doullens, Albertine a 18 ans quand elle est incarcérée pour braquage, de nouveau un dossier retrace son parcours. On y glisse des lettres qu'on ne l'autorise pas à lire. Elles sont adressées à Anick, elle a une fois de plus été débaptisée lors d'un premier passage dans un établissement surveillé. Dans son dossier on trouve également son profil psychologique.

Métiers contre-indiqués : carrière artistique, beaucoup trop libre

Niveau mental : adulte supérieure

Le 20 janvier 1957 elle suit une cure de graphothérapie, on lui demande de se forcer à une discipline plus rigoureuse, un graphisme plus rond.

En mars une éducatrice écrit : «Anick se tient à peu près tranquille ... autant qu'on peut en juger car sa duplicité est extrême ... (...) Son égocentrisme, son orgueil, son esprit de révolte et d'indépendance atteignent un degré pathologique (...)»

En Octobre, son père obtient la révocation de l'adoption, elle redevient Albertine.

Des noms et des mots volés.

Le 19 avril 1957, Albertine « s'élanche dans la nuit et le noir l'aspire, l'absorbe, l'engloutit. ».

Elle écrira plus tard : « j'ai volé, mes chéries ! J'ai volé, plané et tournoyé pendant une seconde qui était longue et bonne, un siècle ! »

« L », enfant harkis, a 6 ans presque 7 quand il quitte la Citadelle. Il apprend sans doute à mettre des mots sur les choses et des noms sur les visages, en français. Citadelle, fenêtre, épais murs en pierre remplis de fantômes, haut tilleul centenaire, l'assistante sociale ...

Comme beaucoup d'enfant "L" apprend rapidement la nouvelle langue, il traduit pour ses parents les paroles des professeurs, des fonctionnaires, des passants... "L" commence à écrire.

« L » est un enfant scribe, un enfant traducteur.

« L » et ses parents quittent la Citadelle pour s'installer dans un quartier provisoire au Nord d'Amiens.

Dans le petit jardin de la maison de la « cité de la Briqueterie » comme plusieurs voisins également venus de la Citadelle ils plantent des figuiers.

Bien à vous tous,

Cléa et Eric